

caractères Samedi 18 avril 2015

Lectures énergétiques

Par Lisbeth Koutchoumoff

Une jeune voyageuse de La Tour-de-Peilz a sillonné la Syrie d'avant le chaos à bord d'une petite moto rouge. Gonflé d'énergie, «Parfum de jasmin dans la nuit syrienne» fait du bien. Comme le regard de jeunes écrivains romands sur le patriarche Ramuz

Une petite moto rouge qui pétarade sur les routes syriennes. Dessus, une jeune femme de La Tour-de-Peilz. Diplôme de sciences politiques en poche, Sarah Chardonnens est partie pour le Maroc d'abord puis, pour le compte de la DDC et de l'ONU, en Egypte, à Jérusalem, au Liban, en Ethiopie. La Syrie la touche au cœur. On est en 2011. C'était juste avant que le pays ne sombre dans l'horreur. Nourrie bien sûr aux récits de Nicolas Bouvier et d'Ella Maillart, Sarah Chardonnens n'a pas pris la plume dans un but littéraire. Elle n'en a pas la prétention, dit-elle (lire en p. 36). Tout est parti du sentiment de décalage entre la réalité qu'elle avait sous les yeux et les comptes-rendus des médias internationaux. Le rire des gens, le sien aussi, mêlé, n'entraient pas dans les reportages calibrés. Alors elle s'est mise à raconter, jour après jour, dans de longs mails à sa famille. Elle ne savait pas à l'époque qu'elle traversait le pays juste avant le chaos. Malgré des défauts, Parfum de jasmin dans la nuit syrienne (Aire) dénote une foi dans l'humain qui fait du bien.

Autre lecture énergétique: le dernier numéro de la revue Le Persil consacré à «Ramuz, vieille barbe ou référence?» Saine question. Daniel Maggetti et Daniel Vuataz, les concepteurs du dossier, ont proposé aux gymnasiens vaudois quatre nouvelles de Ramuz, à charge pour eux d'en choisir une et d'en modifier la fin ou d'en poursuivre l'intrigue. On peut lire les six textes des gymnasiens primés. Et enchaîner avec les récits de 14 jeunes écrivains, nés entre 1978 et 1989, sur la place qu'occupe l'écrivain vaudois dans leur vie. Sincères, ils déboulonnent, ils aiment, les deux ensemble. On voit le poids de l'école dans l'appréhension à aborder l'«écrivain national». Et puis les yeux qui s'écarquillent devant l'étrangeté de la syntaxe, la violence des sentiments.

Un essai revient aussi rincer le regard sur l'écrivain statufié. Les Editions Droz rééditent L'Age du roman parlant, 1919-1939 de Jérôme Meizoz. On y trouve le Ramuz précurseur, le culotté qui en imposant sa langue, qui n'est pas celle de Paris, déchire la frontière qui sépare encore haut langage et langage populaire. Un peu comme si les pavés de la rue ou la terre des sillons, en l'occurrence, venaient salir les salons romanesques. Dans la deuxième édition de la monumentale Histoire de la littérature en Suisse romande, qui vient de paraître, Ramuz est l'auteur qui suscite le plus d'occurrences. Un Ramuz qui fait basculer les remparts. Libre.